

cabriolet et nous arrivons à la barrière. Au moment de la passer, voilà un vis-à-vis à livrée étrangère, et celui qui s'y trouvait se met à crier : « Arrête! arrête. »

C'était le chevalier de Wirtemberg qui, sans même m'honorer d'un regard, commence à dire des douceurs à Coraline; puis, mettant toute sa tête dehors, il lui parle à l'oreille. Elle lui répond de la même façon; puis elle dit en me prenant la main et d'un air riant : « J'ai une grande affaire avec ce prince : allez à la garenne, mon cher ami; dinez-y, chassez et venez me voir demain. » En même temps elle descend, monte dans le vis-à-vis et me voilà resté comme la femme de Loth, mais non pas immobile.

Lecteur, si tu t'es trouvé dans une situation pareille, il te sera facile de t'imaginer le genre de fureur dont je me sentis saisi; si pareille chose ne t'est jamais arrivée, tant mieux pour toi; mais alors il est inutile que je cherche à t'en donner une idée, tu ne me comprendrais pas.

Le cabriolet me devint en horreur, et je sautai à bas en disant au cocher de s'en aller au diable; et, prenant le premier fiacre que je trouvai, je m'en fus droit chez Patu, auquel je contai mon aventure, écumant presque de fureur. Au lieu de me plaindre ou de partager mon ressentiment, Patu, plus sage, rit de mon aventure et me dit :

« Je voudrais volontiers que pareille chose me fût arrivée; car tu es certain d'être en possession de cette belle à la première rencontre.

— Je n'en veux plus; je la méprise trop.

— Tu aurais dû la mépriser plus tôt. Mais, puisque c'est une affaire faite, veux-tu pour te dédommager que nous allions dîner à l'hôtel du Roule?

— Ma foi, oui; le projet est excellent, partons!

L'hôtel du Roule était fameux à Paris, et je ne le con-

naissais pas encore. La maîtresse l'avait meublé avec élégance et elle y tenait douze à quatorze nymphes choisies, avec toutes les commodités qu'on peut désirer ; bonne table, bons lits, propreté, solitude dans de superbes bosquets. Son cuisinier était excellent et ses vins exquis. Elle s'appelait Mme Paris, nom de guerre sans doute, mais qui satisfaisait à tout. Protégée par la police, elle était assez loin de Paris pour être sûre que ceux qui allaient visiter son établissement libéral étaient des gens au-dessus de la classe moyenne. La police intérieure était réglée comme un papier de musique, et tous les plaisirs y étaient soumis à un tarif raisonnable. On payait six francs pour déjeuner avec une nymphe, douze pour y dîner et le double pour y passer la nuit. Je trouvai que la maison était au-dessus de sa réputation et qu'elle valait mieux que la garenne.

Nous montons dans un fiacre, et Patu dit au cocher :

« A Chaillot !

— J'entends, mon bourgeois. »

Après une demi-heure de course, il s'arrête à une porte cochère sur laquelle on lisait : *Hôtel du Roule*.

La porte était fermée. Un Suisse à grosses moustaches sort d'une porte bâtarde et vient gravement nous toiser. Nous jugeant gens de mise, il ouvre et nous entrons. Une femme borgne d'environ cinquante ans, mais qui portait encore les restes d'une belle femme, nous aborde et après nous avoir salués poliment, elle nous demande si nous venons dîner chez elle. Sur notre réponse affirmative, elle nous mène dans une belle salle où nous voyons quatorze jeunes personnes, toutes belles et uniformément mises en robes de mousseline. A notre aspect elles se levèrent et nous firent une révérence très gracieuse. Toutes à peu près du même âge, les unes blondes,

les autres brunes ou chataines : il y avait de quoi contenter tous les goûts. Nous les parcourons en disant quelques mots à chacune et nous fixons notre choix. Les deux élues, poussant un cri de joie, nous embrassèrent avec une volupté qu'un novice aurait pu prendre pour de la tendresse, et nous entraînent dans le jardin en attendant qu'on vint nous appeler pour dîner. Ce jardin était vaste et artistement distribué pour servir les amours ou les plaisirs chargés de les représenter.

Mme Paris nous dit :

« Allez, messieurs, allez jouir du bel air et de la sécurité sous tous les rapports ; ma maison est le temple de la tranquillité et de la santé. »

La belle que j'avais choisie avait quelque chose de Coraline, et cette circonstance me la fit trouver délicieuse. Mais au milieu de la plus douce occupation on nous appela pour dîner. Nous fûmes assez bien servis ; et le dîner nous avait donné de nouvelles dispositions, quand, montre à la main, la borgnesse vint nous prévenir que notre partie était finie. Le plaisir était mesuré à l'heure.

Je dis un mot à Patu, et, après quelques considérations philosophiques, s'adressant à Mme la gouvernante :

« Nous allons renouveler la dose, lui dit-il en doublant le salaire.

— Vous en êtes les maîtres, messieurs. »

Nous montons, et, après notre second choix, nous renouvelons notre promenade. Même désagrément que la première fois par la rigoureuse exactitude de la dame.

« Bah ! c'est trop fort, madame.

— Mon ami, montons pour la troisième fois, faisons un nouveau choix et passons ici la nuit.

— Projet délicieux auquel je souscris de grand cœur.

— Madame Paris approuve-t-elle le plan ?

— Je ne l'aurais pas mieux fait, messieurs ; c'est fait de main de maître. »

Arrivés dans la salle, et notre choix étant fait, toutes les autres se moquèrent des premières qui n'avaient point su nous captiver ; et elles, pour se venger, leur dirent que nous étions des flandrins.

Pour le coup, je fus étonné de mon choix. J'avais pris une véritable Aspasia, et je remerciai le hasard qu'elle me fût échappée les deux premières fois, puisque j'avais la perspective de la posséder quatorze heures de suite. Cette beauté s'appelait Saint-Hilaire ; et c'est la même qui sous ce nom devint célèbre en Angleterre avec un riche lord qui l'y mena l'année d'après. D'abord, piquée de ce que je ne l'avais distinguée ni la première ni la seconde fois, elle me regardait avec fierté et dédain ; mais je ne tardai pas à lui faire comprendre que cela était heureux, puisqu'elle en resterait plus longtemps avec moi. Alors elle commença à rire et devint charmante.

Cette fille avait de l'esprit, de la culture et des talents ; tout ce qu'il lui fallait enfin pour réussir dans la carrière qu'elle parcourait. Patu, pendant que nous soupions, me dit en italien qu'il était près de la choisir lorsque je la pris, et le lendemain il me dit qu'il avait dormi toute la nuit. La Saint-Hilaire fut très contente de moi et s'en vanta à ses camarades. Elle fut cause que je fis plusieurs visites à l'hôtel du Roule, et elle en fut toujours l'objet : elle était toute glorieuse de m'avoir fixé.

Ces visites furent cause que je me refroidis pour Coraline. Un musicien de Venise nommé Guadagni, beau, savant dans son art et plein d'esprit, sut la captiver trois semaines après que je me fus brouillé avec elle. Le beau garçon, qui n'avait que l'apparence de la virilité, la rendit curieuse, et fut cause de sa rupture

avec le prince, qui la trouva en flagrant délit. Cependant Coraline sut l'amadouer, et quelque temps après ils se réconcilièrent et de si bonne foi qu'un poupon en fut le résultat. Ce fut une fille, que le prince nomma Adélaïde et qu'il dota. Après la mort de son père le duc de Valentinois, le prince la quitta tout à fait pour aller épouser Mlle de Brignole, Génoise, et Coraline devint maîtresse du comte de La Marche, aujourd'hui prince de Conti. Coraline ne vit plus, non plus qu'un fils qu'elle en eut et que le prince nomma comte de Montréal.

Mme la dauphine accoucha d'une princesse qu'on décora du titre de Madame de France.

Au mois d'août on fit au Louvre l'exposition des tableaux que les peintres de l'académie royale de peinture exposaient au public, et n'y voyant aucun tableau de bataille, je conçus le projet d'appeler mon frère à Paris. Il était à Venise et avait du talent dans ce genre. Parosselli, seul peintre de batailles que la France possédât, étant mort, je crus que François pourrait y réussir et y faire sa fortune. J'écrivis en conséquence à M. Grimani et à mon frère, et je les persuadai ; néanmoins il ne vint à Paris qu'au commencement de l'année suivante.

Louis XV, qui aimait passionnément la chasse, avait coutume d'aller passer chaque année six semaines à Fontainebleau. Il était toujours de retour à Versailles à la mi-novembre. Ce voyage lui coûtait, ou plutôt coûtait à la France cinq millions. Il menait avec lui tout ce qui pouvait contribuer aux plaisirs de tous les ministres étrangers et de sa nombreuse cour. Il se faisait suivre par les comédiens français et italiens et par ses acteurs et actrices de l'Opéra.

Pendant ces six semaines, Fontainebleau était beaucoup plus brillant que Versailles ; malgré cela, l'Opéra, les théâtres Français et Italien ne manquaient pas à Paris,

tant les acteurs attachés à ces spectacles étaient nombreux.

Le père de Balletti, qui avait parfaitement recouvré sa santé, devait y aller avec Silvia et toute la famille. Ils m'invitèrent à les y accompagner et à accepter un logement dans une maison qu'ils y avaient louée.

L'occasion était belle ; j'étais avec des amis ; je ne crus pas devoir refuser, car je n'aurais pu m'en procurer une meilleure pour connaître toute la cour de Louis XV et tous les ministres étrangers. J'allai me présenter à M. de Morosini, aujourd'hui procureur à Saint-Marc et alors ambassadeur de la république à Paris.

Le premier jour qu'on donna l'opéra, il me permit de le suivre : c'était une musique de Lulli. J'étais assis dans le parquet précisément au-dessous de la loge de la Pompadour, que je ne connaissais pas. A la première scène, je vois la fameuse Le Maur qui entre en scène et qui fait un cri si fort et si inattendu que je la crus folle. Je fis un petit éclat de rire et de très bonne foi, ne m'imaginant point que personne pût le trouver mauvais. Un cordon bleu qui était auprès de la marquise me demanda d'un ton sec de quel pays j'étais. Du même ton je lui réponds :

« De Venise.

— J'y ai été et j'y ai beaucoup ri au récitatif de vos opéras.

— Je le crois, monsieur, et je suis sûr que personne ne s'est avisé de vous empêcher de rire. »

Ma réponse un peu verte fit rire Mme de Pompadour, qui me demanda si j'étais vraiment de là-bas.

« D'où donc, de là-bas ?

— De Venise.

— Venise, madame, n'est pas là-bas ; elle est là-haut. »

Cette réponse fut trouvée plus singulière que la pre-